

CONSERVATORIO DI MUSICA B. MARLO
FONDO TORRECA
LIB 1040
BIBLIOTECA DEL
VENEZIA



CONSERVATORIO DI MUSICA B. MARCELLO
FONDO TORREFRANCA
LIB 1040
BIBLIOTECA DEL VENEZIA

H^o Medtman, Die 28 (Cungygh 10)

298

m

LES
DEUX MILICIENS,
OU
L'ORPHELINE VILLAGEOISE,
COMÉDIE.

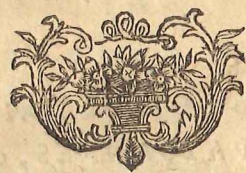
EN UN ACTE ET EN PROSE,
MÉLÉE D'ARIETTES;

Par M. D'AZEMAR, Lieutenant au Régiment de Touraine.

La Musique est de M. FRIDZERI.

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens
Ordinaires du Roi, le Samedi 24 Août 1771.

Sçavoir son ami heureux, c'est l'être soi-même.



A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-
Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît,
au Temple du Gout.

M. DEC. LXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

GERMAINE, Vieille Paysanne,
Mere de Justin. *Mlle Desglans.*

ADRIEN, Ami de Justin. *M. Suin.*

JUSTIN, jeune Paysan, amoureux
de Christine. *M. Julien.*

CHRISTINE, jeune Paysanne, amou-
reuse de Justin. *Madame Trial.*

LE SUBDÉLÉGUÉ. *M. Veronese.*

LE SYNDIC. *M. Trial.*

FRAPPEDABORD, Grenadier, Re-
cruteur, en uniforme, du Regiment de
Touraine. *M. Ninville.*

CHARLES BRUNO, Charbo-
nier. *M. La Ruelle.*

RECRUES.

CAVALIERS DE MARÉCHAUSSÉE.

PAYSANS, PAYSANNES, de tout âge.

La Scène est dans un Village.



LES DEUX MILICIENS, COMÉDIE.

Le Théâtre représente une Place publique du Village, à droite & à gauche, & une allée d'arbres qui se termine en berceau dans le fond. Sous ce berceau est une table, un banc de pierre, &c.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, seule.

ARIETTE. *

Que la peine la plus vive
Est pres du contentement !
Je touchais au plus doux moment ;
Un ordre cruel arrive :
Je vais perdre mon Amant.
Que la peine la plus vive
Est près du contentement !

* Au lieu de cette Ariette, on chante celle-ci parodié sur un air de Mr Fridzeri.

Que l'amour cause d'allarmes,
Quand il regne dans un cœur !
S'il a quelquefois des charmes,

4 LES DEUX MILICIENS,

Mon bonheur était extrême...

Ah ! s'il a fini sans retour,
Amour !

En perdant tout ce que j'aime,
Fais que je perde le jour.

S C E N E II.

CHRISTINE, CHARLES BRUNO,
FRAPPEDABORD.

CHARLES BRUNO, *du fond du Théâtre avan-*
çant à mesure.

LA v'là, ste belle enfant ! — Sarpedié, Monsieur Frappedabord ! Queu gentilleste ! Comm'alle est avenante ! Mais ç'n'est rian, voyais-vous ! en comparaison de son bimeur, de sa magnardise. — Alle vous a des façons ! Alle vous a des mignieres ! ... (*Christine se retourne.*) Vôt' sarviteux, Mamselle Christine.

CHRISTINE.

Votre servante, Monsieur Bruno ; & votre compagne.

FRAPPEDABORD, *Saluant Christine.*
Mamselle...

CHARLES BRUNO.

M'est avis qu'vous êtes bian triste, aujourd'hui. — Il est vrai que qu' j'en ons trètous sujer : ste guiabe de milice..

CHRISTINE.

Hélas ! — Vous ne me diriez pas si le Subdélégué est arrivé ?

CHARLES BRUNO.

Si fait. Je sortons de le voir tout à st' heure cheux le Syndic.

Il a bien plus de rigueur,
Quand il regne dans un cœur.
C'est toujours nouvelle peine,
Nouveaux tourmens,
La gêne
Suit de près les plus doux momens.
Que l'Amour cause d'allarmes, &c.

COMÉDIE.

5

CHRISTINE, *à part.*

C'est inutile : il faut que je lui parle.

CHARLES BRUNO.

Vous aurais bian du mal à Pouvoir l'abordais. Il est affairé, il est affairé qu'ça ne fénit pas. C'est le Marguilais par ici, c'est le Syndic par là. — Je savons de bonne part qu'il doit passais par ici : si vous vouliais m'en craire, vous attendriais...

CHRISTINE, *sortant précipitamment.*

Non, non.

S C E N E III.

CHARLES BRUNO, FRAPPEDABORD.

CHARLES BRUNO, *d'un air en-dessous.*

D'Autant qu'... Brr... alle est déjà partie. — V'là comm' c'est, Monsieur Frappedabord, dreu qu'je l'y voulons glissais eun p'tit mot de mon amour, crac, alle s'enfuit, comm' si alle s'en avifait. — Morgué, ça me fait endevais.

FRAPPEDABORD.

Faut brusquer le temps, mon ami ? igna que ç'a.

CHARLES BRUNO.

V'là qu'êt bian dit ; mais morgué, alle est afolée d'eun nommé Justin, garçon du Village. — Tatigué ! je ririons bian, s'il attrapait le sort !

FRAPPEDABORD.

Je le crois ; mais penes-tu, bonnement, que tu lui ferais oublier un joli garçon comme Justin, qui a du savoir, qu'êt ben appris, qu'à fait son tour de France ?

CHARLES BRUNO.

Pourquoi non ?

FRAPPEDABORD.

Allons, allons, avec ton habit, ta figure enfumée, tu ferais peur au Démon le plus déterminé.

LES DEUX MILICIENS,

CHARLES BRUNO.

Bauh, bauh ! vous ne connoissais pas ces femelles :
je l'y fairions tant d'amiquié, tant, tant.

FRAPPEDABORD.

Tais-toi donc : tu raisonnes comme mon brûle-gueule.
Veux-tu que je t'apprenne le moyen de supplanter ton
rival, là, en camarade ?

CHARLES BRUNO.

Voirment, ç'feroit obligeant, oui !

FRAPPEDABORD.

Fais deux ou trois campagnes. C'est ça qui forme un
jeune homme ! C'est ça qui prévient une fille en sa
faveur ! — Ah ! mon ami ! mon ami !...

ARLETTE.

Quand un soldat vient de la guerre,
Qu'il est chéri ! qu'il est fêté !
On l'admire, on le considère :
Tout le monde en est enchanté.

A sa démarche résolue,
Son regard fier & triomphant,
On se le montre, on le salue :
„ Voyez, dit-on, le brave enfant !

„ Quel air ! quels traits „ ! Chacun s'écrie :
„ Il est tout autre : oui, sur ma foi „
Garçon dont l'ame est aguerrie.
S'embellit en servant son Roi.

Quand un soldat, &c.

CHARLES BRUNO.

C'est mordi vrai, ça ; quand vous vîntes en recrue
l'hyver dernier, i n'étoit question qu'de Monsieur Frap-
pedabord dans tout le Village.

FRAPPEDABORD.

Eh ! Comment donc ?

CHARLES BRUNO.

Qu'vous passiais dans la rue, igna pas de fille qui
ne vous reluqu' ; de maitresses, vous en avais tant qu'
vous voulais.

COMÉDIE.

FRAPPEDABORD.

Est-ce qu'un grenadier connaît les obstacles ?

AIR.

Lorsqu'une belle a sçu me plaire,
Je lui déclare mon ardeur :
Elle a beau faire la sévère,
J'adoucis bien-tôt sa rigueur.

CHARLES BRUNO.

Bon, bon ! comment cela ?

FRAPPEDABORD.

Avec ce minois-là.

A jeune & novice poulette,
J'apprends ben-tôt l'art des soupix :
J'avance & brusque sa défaite
Au gré de mes tendres désirs.

CHARLES BRUNO.

Bon, bon ! comment cela !

FRAPPEDABORD.

Avec ce minois-là.

Quand je rencontre une Coquette
Qui veut jouer le sentiment,
D'un œil en dessous je la guette,
Et la rends souple comme un gant.

CHARLES BRUNO.

Bon, bon ! comment cela.

FRAPPEDABORD.

Avec ce minois-là...

Quand je m'engageai, il y a cinq ans, avec Mon-
sieur le Marquis d'Olbigni, le Seigneur du Village, je
n'étais qu'un rustre, un lourdaud comme toi. Tu vois,
maintenant ! on a du savoir-vivre ; on peut se présenter,
je me flatte. (*Charles Bruno réfléchit.*) Hé ben ! je pars
aujourd'hui avec mes Recrues, comme tu fais. Te sens-
tu disposé ?...

CHARLES BRUNO.

Morgué, tout bien ruminais, je ne difons pas non.

LÈS DEUX MILICIEÛS,

P'apperçois le Subdélégué, laiffais - moi li parlais. S'il me refuse, nous voirons. Allais m'attendre au cabarais, toujours ; nous deviserons pus amplement sur ça.

FRAPPEDABORD.

Ça suffit. — Oh çà ! Pays, je t'attends :

CHARLES BRUNO.

Oui, oui, allais, je vous suivons.

S C E N E I V.

CHARLES BRUNO, LE SUBDE'LEGUE',
LE SYNDIC.

(Charles Bruno, le chapeau à la main, cherche à accoster
le Syndic.)

LE SYNDIC.

V Oici l'endroit où l'on a coutume de tirer, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de le dire à Monsieur le Subdélégué.

LE SUBDE'LEGUE'.

Fort bien.

LE SYNDIC.

La Maréchaussée doit y être rendue à quatre heures moins un quart, & la Jeunesse du Village à quatre heures précises.

LE SUBDE'LEGUE'.

Bon.

(Il tire sa montre.)

CHARLES BRUNO, à demi-voix.

Morgué Monsieur le Syndic, vous qu'avais la langue si bian pendue, parlais eun p'tit brin pour moi à Monsieur le Subdélégué.

LE SYNDIC.

Oh, parbleu, oui ! j'ai bien autre chose à faire, vraiment. — Avec la permission de Monsieur le Subdélégué, il me reste encore quelques ordres à donner...

LE

COMÉDIE.

LE SUBDE'LEGUE'.

Allez ; allez. Je me rappelle aussi qu'il faut...

(Il regarde l'heure qu'il est.)

CHARLES BRUNO, au Syndic qui s'en va.

Mais queu guiabe !...

(Il lui parle bas à l'oreille.)

LE SUBDE'LEGUE', à part.

Trois heures & quart.

(Il remet sa montre.)

CHARLES BRUNO.

C'est tout comm' si vous le tenais ; d'ailleurs...

LE SYNDIC.

Oh, oh ! ce n'est pas l'intérêt... le plaisir d'obliger... Est-il gras le cochon de lait ?

LE SUBDE'LEGUE'.

Hein ?

LE SYNDIC.

Ho ! rien. C'est un paysan qui voudrait parler à Monsieur le Subdélégué.

LE SUBDE'LEGUE'.

Qu'il approche.

LE SYNDIC, bas à Charles Bruno.

Conte lui ton affaire ; va, je lui dirai un mot de toi ; tantôt.

S C E N E V.

LE SUBDE'LEGUE', CHARLES
BRUNO.

LE SUBDE'LEGUE'.

Q U'est-ce, mon enfant ?

CHARLES BRUNO.

Haila ! Je venions suppliais Monsieur le Subdélégué, si c'étoit eun effet de sa bienveillance...

LE SUBDE'LEGUE'.

De t'exempter de tirer la milice ?

B

LES DEUX MILICIENS,

CHARLES BRUNO.

Ma figu', Monsieu le Subdélégué a dévinais ?

LE SUBDE'LEGUE'.

As-tu quelques raisons, mon ami, qui t'autorisent à cela ?

CHARLES BRUNO.

Voirment, si j'en ons ! pas de mille. Primo d'abord, depis huit jours, je déperisons à vue d'œil. Je fais, mordi, pitié à tous les voisins. Voiais, vous-même. J'ons déjà perdu l'appétit, le sommeil, le courage, la soif; si bian qu'j'ons toutes les peines du monde à boire ma bouteille de vin à chaque repas.

LE SUBDE'LEGUE'.

La peste !

CHARLES BRUNO.

Je vous avartis, déjà; si j'attrapons le sort, c'est fait du pauvre Bruno.

LE SUBDE'LEGUE'.

Qu'est-ce donc qui t'attache ici ? Quelle est donc la vie que tu mènes ? Misérable que tu es ! ne vaudrait-il pas mieux servir ta Patrie que d'être chaque jour en proie à la misère, la fatigue,

CHARLES BRUNO.

Hailà ! j'ons véritablement assez de tintoin ; mais qu'importe ? l'habitude fait tout ; & pis, quand on est libre & gaillard, on se gausse du reste.

A R I E T T E.

Au point du jour, je pars de ma chaumière,

Le corps dispos, le cœur content.

J'allons au bois; &, suivant ma manière,

Je me livre au travail gaiement,

Quand j'ons féni ce que j'avions à faire,

Le soir, dans le sein du repos,

Je viens, en chantant, me refaire

De mes pénibles travaux.

Là dans un doux loisir,

Exempt d'inquiétude,

Boire, me réjouir,

V'là ma seule étude,

V'là mon seul plaisir.

LE SUBDE'LEGUE'.

Je ne vois rien dans tout cela, mon ami, qui puisse t'empêcher de tirer la milice. L'événement est fâcheux, j'en conviens; mais qu'y faire ? c'est un mal nécessaire pour l'intérêt public.

CHARLES BRUNO.

Mordi !

LE SUBDE'LEGUE'.

C'est inutile, mon ami; la droiture, l'intégrité que m'impose ma charge, la confiance que Monseigneur l'Intendant veut bien avoir en moi, ne me permettent pas de m'écartier en rien des ordres qui me sont prescrits.

CHARLES BRUNO, à part.

Oui ! Allons trouvais le Syndic. C'est un fin marle. Je l'ons mis dans nos intérêts. Il fra pus, d'eun mot, que je ne fairions en mille. (Haut.) Je fis bien vot' valet, pas moins, Monsieu le Subdélégué.

LE SUBDE'LEGUE'.

Adieu, adieu, mon ami.

S C E N E V I.

LE SUBDE'LEGUE', CHRISTINE.

LE SUBDE'LEGUE', à part.

P Arbleu, c'est quelque chose de terrible que l'improbité de ces gens-là.

CHRISTINE.

Je tremble, je ne çais comment l'aborder.

LE SUBDE'LEGUE', à part.

Mais je ne songe pas...

CHRISTINE, d'un air ému & extrêmement timide.
 Dame ! excusez, Monsieur le Subdélégué si, je prends la liberté...

LE SUBDE'LEGUE'.

Rassurez-vous, ma belle enfant; que puis-je pour votre service ?

12 LES DEUX MILICIENS,
CHRISTINE.

Hélas ! je venais vous prier de vous intéresser un peu pour Justin ?

LE SUBDÉLÉGUÉ.

(*A part.*)

Qui - dà. (*Haut.*) A qui appartient-il ?

CHRISTINE.

A Germaine, cette respectable veuve, aimée, chérie de tout le Village, bien malheureuse, hélas ! & bien à plaindre.

LE SUBDÉLÉGUÉ.

Et, est-il grand, est-il beau garçon Monsieur Justin ?
(*Oui sans doute ?*) Vous est-il attaché ? L'aimez-vous bien ?

CHRISTINE.

Ah ! qui ne l'aimerait ? il est si doux ! si sage ! si honnête !

A R I E T T E.

Depuis ma plus tendre enfance,

Justin règne sur mon cœur.

Un doux penchant, les jeux de l'innocence

Firent naître mon ardeur.

Rien ne manque à mon bonheur.

Son air, ses yeux, tout m'insure

Qu'il brûle d'un feu constant ?

Chaque jour il me le jure,

Chaque jour j'en fais autant.

C'est la flamme la plus pure

Qui nous diste ce serment.

LE SUBDÉLÉGUÉ.

A merveille ! Ainsi donc, vous n'eûtes pas de peine à aimer Monsieur Justin ?

CHRISTINE.

Oh ! non, Monsieur le Subdélégué : aussi bien, s'eût-il été inutile de se défendre ; car, s'il en faut croire une Chanson, il est bien difficile, mais bien difficile de vaincre l'amour. Vous en allez juger.

LE SUBDÉLÉGUÉ, *à part.*

Elle m'enchanté. — J'ai un plaisir singulier.

COMÉDIE.
CHRISTINE.

13

CH AN S O N.

Colin un jour sur la fougère,

Contant à Bastien son tourment,

Lui disait : j'aime une Bergère ?

Mais je brûle inutilement.

Quoi ! dit Bastien, elle est sévère ;

Hé bien ! éteins ce feu naissant.

Ah ! reprit-il en soupirant,

J'y fais en vain tout mon possible ?

Mon ardeur s'accroît chaque jour.

Avec un cœur tendre & sensible,

Peut-on, hélas ! résister à l'Amour,

Si de mon fort je m'étudie

A pouvoir calmer la douleur ;

Aux champs, aux bois, dans la prairie,

Par-tout l'ennui s'offre à mon cœur.

Je vois le printemps de ma vie,

De même qu'une tendre fleur,

Perdre l'éclat de sa fraîcheur.

J'y fais en vain tout mon possible ;

Mon ardeur s'accroît chaque jour.

Avec un cœur tendre & sensible,

Peut-on, hélas ! résister à l'Amour,

L'Amour, caché derrière un frêne,

Soûrit, & fut à ce Berger ;

Va, lui dit-il, de l'inhumaine

Je sçaurai bien-tôt te venger.

Il vole, à ces mots, dans la plaine,

Trouve Lifon, lui lance un trait...

Le coup fatal eut son effet :

Elle eut beau faire son possible ;

Son ardeur s'accroît chaque jour.

Avec un cœur tendre & sensible,

Peut-on, hélas ! résister à l'Amour ?

LE SUBDÉLÉGUÉ, *à part les premiers mots.*

Elle m'attendrit. Si je faisais en forte... Ah ! ah ! Ma charge... mon état... ma foi... Partons. Si je restais plus long-tems, je ne répondrais pas... Mon enfant,

je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de vous obliger... Mais il m'est, en vérité, impossible... J'ai des ordres si sévères sur cet article... Il faut espérer que le sort ne vous sera pas si contraire que vous le pensez.

(Il sort.)

CHRISTINE.

Ah ! si Justin m'est ravi, je ne survivrai pas longtemps à mon malheur.

S C E N E V I I .

CHRISTINE, seule.

A R I E T T E .

Quelle peine ! quelle contrainte !
Combien mon cœur est tourmenté !
Par l'espérance & par la crainte
Tour - à - tour il est agité.

Ah ! si je perds l'Amant que j'aime,
Il n'est plus pour moi de bonheur.
Cet amour, si cher à mon cœur,
Va donc causer ma peine extrême !

Hélas ! si le sort,
Propice à nos feux,
Nous réserve encor
Des momens heureux....

Hélas ! vainement je forme des vœux ;
Un destin rigoureux
Epuise sur nous
Ses plus rudes coups.



S C E N E V I I I .

CHRISTINE, JUSTIN, ADRIEN.

JUSTIN.

LA pauvre enfant ! aide-moi à la rassurer.

ADRIEN.

Laisse faire.

CHRISTINE, à Justin, d'un ton tendre & douloureux.

Ah ! te voilà ?

ADRIEN.

Hé bien ! Mademoiselle Christine, toujours triste, toujours !...

CHRISTINE.

Hélas ! Je m'étois flattée d'attendrir le Subdélégué en faveur de Justin...

JUSTIN.

Eh ! ces gens-là ne connoissent que leur devoir.

ADRIEN.

Allez, allez, reprenez cet air riant, cette gaieté qui charme tout le monde. Bien des personnes m'ont assuré que les jeunes filles (& sur-tout les jolies) étoient heureuses. Vous êtes de ce nombre-là ; vous aimez Justin : vous lui porterez bonheur.

CHRISTINE.

Ce n'est pas pour moi seule que je crains. Sa mère m'intéresse autant que si je lui appartenais. Je sçais qu'elle a employé le peu de biens qu'elle avait à faire apprendre un métier à Justin. Elle a fondé tout son espoir sur lui. Veuve & âgée comme elle est, s'il vient à lui manquer quelle sera sa ressource ?

ADRIEN.

Oh ! il faut espérer...

CHRISTINE.

Je lui dois tout : aussi, je n'oublierai jamais ce qu'elle a fait pour moi. Je perdis mes parents fort jeune, à la

suite d'un procès qui les ruina. Le Seigneur du Village, touché de mon sort, offrit de me faire mettre aux orphelins. Germaine, qui étoit fort liée avec ma mere, ne le voulut jamais. Elle me retira chez elle, m'éleva, m'instruisit, & prit autant de soin de moi que si j'eusse été sa propre fille.

ADRIEN.

Je reconnais là la mere de mon ami.

CHRISTINE.

Quand elle apprit que nous nous aimions avec Justin, elle en fut charmée. „ Continuez de vous aimer, me „ dit-elle : quelque jour, peut-être, ô mon enfant ! si „ le Ciel seconde mes vœux, mon fils pourra te dédom- „ mager de l'injustice de la fortune à ton égard. „ Lorsque Justin partit avec vous, il y a trois ans, pour faire son tour de France, elle nous promit qu'à son retour elle nous uniroit. Avec quelle impatience j'ai souhaité ce retour ! — Hélas ! pouvais-je prévoir qu'il me causerait autant de chagrin ?

JUSTIN.

Va, rassure-toi. Ma mere, comme tu sçais, a été parler à Monseigneur l'Intendant ; il est bon, sensible, généreux ; elle lui exposera notre état ; il en sera touché & nous serons heureux.

ARIETTE.

Non, tu ne peux m'être ravie ;
Nous verrons combler nos souhaits.
L'Amour, qui forma tes attraits,
Unit nos deux cœurs pour la vie.

Notre ardeur sera couronnée ;
J'en ai le doux pressentiment ;
Tout me dit que cette journée
Verra finir notre tourment.
Non, tu ne peux, &c.

Le Ciel te fit pour régner sur mon ame ;
Il fit Justin pour t'adorer.
Mon sort, mes jours sont liés à ma flamme :
Rien ne sçaurait les séparer,
Non, tu ne peux, &c.

CHRISTINE.

COMÉDIE.
CHRISTINE.

Quelque chose qui arrive, on ne peut me ravir la douceur de t'aimer.

TRIO.

Christine. Ton image chérie
Est toujours dans mon cœur.

Justin. Que mon ame est ravie
D'un aveu si flatteur !

Ensemble. La chaîne qui me lie
Fait mon plus doux bonheur.

Adrien. L'amitié qui vous lie
Fera votre bonheur.

Christine. Je t'aimerai sans cesse.

Adrien. Chérissez-vous sans cesse.

Justin. Sois sûre de ma foi.

Adrien. Je réponds de sa foi.

Christine. Je cède à la tendresse

& Justin. Que je ressens pour toi.

Adrien. Qu'à jamais la tendresse
Soit votre seule loi.

Christine. J'ai la douce espérance

& Adrien. De voir nos vœux remplis.

Justin. J'ai la douce assurance
Que nous ferons unis.

Christine. L'Amour qui nous engage

& Adrien. Favorise nos feux.

Ce bonheur nous préface,

Le sort le plus heureux

CHRISTINE, d'un air un peu rassuré.
Tout ce que tu pourrais me dire est inutile ; je ne

18 LES DEUX MILICIENS,
serai contente que lorsque je sçaurai à quoi m'en tenir.
Voici l'heure où maman doit arriver. Je vais au-
devant d'elle pour sçavoir quel a été le succès de son
voyage.

S C E N E I X.

JUSTIN, ADRIEN.

ADRIEN.

LA petite commere, comme elle s'intéresse à toi!

JUSTIN.

Nous nous aimons dès l'âge le plus tendre, & le
temps n'a fait qu'augmenter notre amour.

ADRIEN.

Ma foi, tu as raison de lui être attaché: c'est le meil-
leur cœur, le meilleur caractère que je connaisse.

JUSTIN.

J'affecte, pour la consoler, une assurance que je
n'ai pas.

ADRIEN.

J'aurais autant de regret que toi à quitter ce pays-
ci; mais si le malheur nous en veut, il faudra bien
s'y résoudre.

JUSTIN.

Ah! tout me serait doux avec toi, si je n'avais une
maîtresse; une mere: — une mere, que j'aime au-
tant qu'elle le mérite; mais son état, sa situation...

ADRIEN.

Il y a moyen à tout. Nous avons chacun un bon
métier. Dans quelque pays que nous allions, nous
trouverons à travailler. A mesure que nous gagnerons

COMÉDIE.

19

quelque argent, nous le ferons passer à ta mere. Mon
plus doux plaisir, ma plus douce satisfaction sera de
pouvoir l'obliger.

JUSTIN.

Je n'ai jamais douté de tes sentimens pour moi; les
miens te sont connus.

DUO.

JUSTIN.

Quand, le cœur plein de ma tendresse,
J'arrivai dans ces lieux chéris,
Ami! quelle étoit mon ivresse!
Quel fort flatteur m'étoit promis!

ADRIEN.

Va, va, dans un instant, peut-être
Nos maux seront évanouis.

ADRIEN.

Oui, nous verrons encor renaitre
Le bonheur qui nous fut promis.

JUSTIN.

Ah! je ne verrai plus renaitre
Le bonheur qui me fut promis.

JUSTIN.

Si je pars, ô ma tendre mere!
Qui daignera te soulager;
Dieux! quelle serait sa misere!
Hélas! je frémis d'y songer.

ADRIEN.

En quelque lieu de la nature
Que le destin joigne nos cœurs,
Mon amitié constante & pure
Partagera tous tes malheurs.

ADRIEN.

Oui, quelque événement funeste
Qui puisse t'affliger encor,
O mon ami! mon cœur te reste:
Tu peux braver les coups du sort.

JUSTIN.

Ah! quelque événement funeste
Qui puisse m'affliger encor,
O mon ami! ton cœur me reste:
Oui, je brave les coups du sort.

ADRIEN.

Ah! voici ta mere.

C ij

S C E N E X.

ADRIEN, JUSTIN, CHRISTINE,
GERMAINE *s'appuyant sur le bras droit de
Christine.*

GERMAINE.

Soutiens-moi, mon enfant. Je n'en puis plus ; je
suis toute en nâge.

(*Elle s'essuie le front avec son sablier.*)

JUSTIN, *d'un air d'empressement mêlé de crainte.*

Hé bien, ma mère ?

GERMAINE.

Ah ! mon enfant ! . . .

ADRIEN.

Quoi ! Monseigneur ?

GERMAINE.

Sur les promesses qu'il me fit dernièrement, croyant
qu'il aurait égard à mon état, je partis ce matin dans
ce doux espoir. J'arrive, je vais chez lui la joie dans
le cœur . . .

JUSTIN.

Hé bien ?

GERMAINE.

Hélas !

R O M A N C E .

Je frappe : on ouvre : je m'avance
Je vole à son appartement :
J'entre, je fais la révérence ;
J'embrasse ses pieds en tombant.

Que voulez-vous, dit-il, ma Bonne !
Monseigneur, c'est pour mon enfant...
Qu'il tire, poursuit-il ? personne
D'un tel sort ne peut être exempt.

Pauvre, & sur le déclin de l'âge,
Mon fils, lui dis-je, est tout mon bien ;
Il me nourrit de son ouvrage ;
C'est mon espoir, c'est mon soutien.
Monseigneur a l'ame si bonne ! . . .
Je l'implore pour mon enfant.
Qu'il tire, me dit-il ; personne
D'un tel sort ne peut être exempt.

Prêt à s'unir à sa maîtresse,
Peut-être il va s'en séparer.
Que son malheur vous intéresse !
Est-ce en vain que j'ose espérer.
Monseigneur a l'ame si bonne ! . . .
Je l'implore pour mon enfant.
Qu'il tire, me dit-il ; personne
D'un tel sort ne peut être exempt.

J'ai eu beau le prier, le supplier à mains jointes ;
lui représenter que je n'avais que deux enfans, que le
plus âgé était à Lyon depuis deux ans & que je n'en
avais aucune nouvelle. — Rien n'a pu le fléchir. —
Que je vous plains, mes chers enfans ! & toi, ma
pauvre Christine, tu méritais un meilleur sort. —
Hélas ! pour combien je voudrais te voir heureuse !

CHRISTINE.

Ah ! votre bonheur m'intéresse plus que le mien !

GERMAINE.

Quelle situation ! — C'est à quatre heures que
l'on tire :

ADRIEN.

Oui.

GERMAINE.

Et c'est demain, — demain, que partent les in-
fortunés à qui le sort tombera ?

LES DEUX MILICIENS,
CHRISTINE.

Hélas ! oui.

GERMAINE.

Ciel ! Voici le Syndic, la Maréchaussée ! Dans un moment, peut-être... Ah ! Dieu !...

S C E N E X I.

Les Acteurs précédens, LE SYNDIC; LA MARÉCHAUSSEE, un gros Livre ou Registre sous le bras, une Ecritoire & un Corbillon à la main; GUILLOT, suivant le Syndic, & portant un tapis & un coussin sous le bras. Pendant le Quatuor suivant, il étend le tapis sur la table, pose le coussin sur le banc. Le Syndic tire des Billets de sa poche, les plie, les arrange dans le Corbillon. Les Acteurs du Quatuor le regardent faire, de temps en temps, d'un air douloureux. Le Paysan & le Syndic sortent avant la fin du Quatuor.

QUATUOR.

GERMAINE.

Quel sort, pour une tendre mere !
Je vais te perdre, ô mon enfant !

CHRISTINE.

Rassurez-vous, ma tendre mere;
Il vous reste encore un enfant.
Nous unirons notre misère,
Si l'on m'enleve mon amant.

JUSTIN.

Rassurez-vous, ma tendre mere;
Vos pleurs aigrissent mon tourment.
Que ma Christine vous soit chere;
Il vous reste en elle un enfant.

ADRIEN, en même temps que Justin & Christine.

Que son Amante vous soit chere :
Il vous reste en elle un enfant.

COMÉDIE.
GERMAINE.

Toujours elle me sera chère...
Ah ! quel supplice ! quel moment !

ADRIEN.

Quel sort, pour une tendre mere !
Ah ! je partage son tourment.

JUSTIN, seul.

Si le destin nous est contraire,
Songe à ton malheureux amant ;
N'abandonne jamais ma mere ;
Tâche d'adoucir son tourment.
De mon cœur tu sçais la confiance :
Non, rien ne pourra t'en bannir.
Malgré le sort, malgré l'absence,
Tu vivras dans mon souvenir.
Malgré le sort, malgré l'absence,
Que je vive en ton souvenir.

CHRISTINE.

Malgré le sort, malgré l'absence,
Tu vivras dans mon souvenir.

CERMAINE.

Ce coup ébranle ma confiance :
Ah ! je ne puis le soutenir.

ADRIEN.

Ce coup ébranle ma confiance :
Non, je ne puis le soutenir.



SCENE XII.

Les Acteurs précédens, CHARLES BRUNO, LA JEUNESSE DU VILLAGE, PAYSANS, PAYSANNES, de tout âge.

ADRIEN.

Voici la Jeunesse du Village : viens dérobons-nous à leurs larmes.

JUSTIN, *pressant Germaine & Christine dans ses bras.*

Ma mere!... ma chere Christine!...

GERMAINE.

O mon fils ! mon cher enfant!...

(Adrien & Justin se mêlent avec la Jeunesse du Village, qui doit être sur l'un des côtés du Théâtre avec une partie de la Maréchaussée. Le reste est de l'autre côté avec les Paysans & Paysannes qui viennent voir tirer la Milice.)



SCENE

SCENE XIII.

Les Acteurs précédens, FRAPPEDABORD, le sabre sous le bras ; PLUSIEURS RECRUES, en guêtres, & le havresac sur le dos, prêtes à partir ; les uns ayant des pots pleins de vin à la main ; & les autres, des verres. Frappedabord est à leur tête. Ils chantent le quattrin suivant, partie derriere le Théâtre & partie en arrivant sur la Scène.

(Fragment parodié d'un couplet de la Soirée des Boulevards.)

FRAPPEDABORD.

BRaves amis, c'est dans Touraine
Qu'il faut faire un engagement.

(Bis en chorus par les Recrues.)

Nôt' Colonel, grand Capitaine,
Est un luxon qu'êt bon vivant.

(Bis en chorus par les Recrues.)

Hé ben ! Enfant de la joie, quelqu'un veut-il prendre parti, Mille charretées de grenades ! n'est-il pas dommage qu'une aussi belle Jeunesse s'expose à tomber dans la Milice ? Venez au Régiment, morbleu ; vous y aurez toute sorte de douceur, toute sorte d'agrément. Maître d'armes, Maître d'écritures, Maître à danser gratis ; bon engagement ; habillé de neuf, en arrivant, de pied en cap. Les jolis garçons sont tirés sur le champ dans la Colonelle, & les gens à talens sont distingués selon leur mérite. On a besoin d'un Écrivain, d'un Coureur, d'un Cochier...

D

LES DEUX MILICIENS;

ALAIN, *souriant.*

D'eun Coureux, morgué!...

FRAPPEDABORD.

Voyez, Messieurs; décidez-vous. Dans un instant vous ne ferez plus à même. (*Bas à ses Recrues.*) Tâchez d'engolier quelque pigeonneau, vous autres (*Haut.*) Versez à boire, casans; qu'on boive, qu'on se divertisse. Soumettre le cœur des belles & les ennemis de notre Roi, voilà nos seules occupations. (*A Adrien.*) Allons, Camarade, buvons un coup à la santé du Roi.

ADRIEN.

Volontiers. On ne refuse jamais cela.

PLUSIEURS PAYSANS ET PLUSIEURS
REGRUÉS, *après avoir bu.*

Vive le Roi! Vive le Roi!

CHARLES BRUNO, *à Alain niais, qui regarde Frappedabord avec admiration.*

Engage-toi avec Monsieur Frappedabord; c'est un Pays. le fils à nôt' Magister; il aura soin de toi, il te dégourdira.

FRAPPEDABORD.

Mais, je m'en vante. — Si dans trois mois je n'en fais pas un luron accompli. qu'on me coupe la moustache.

ALAIN.

Nanain, je ne valons rien pour le métier de la guerre.

FRAPPEDABORD.

Pourquoi ça?

ALAIN.

C'est qu'je suis peureux,

FRAPPEDABORD.

Comment, mille s'yeux! — Tiens, voilà mon sabre, il guérit de la peur.

ALAIN, *reculant de frayeur.*

Nanain, nanain.

FRAPPEDABORD, *à Adrien.*

Et toi, Camarade, n'as-tu pas envie de faire une campagne?

ADRIEN, *fièrement.*

Non.

FRAPPEDABORD.

Diable! t'as le paroli ben bref! — Et pourquoi?

ADRIEN.

Voilà mon ami, à qui je suis attaché pour la vie.

FRAPPEDABORD.

Hé ben! engagez-vous tous les deux: c'est le vrai moyen de n'être pas séparé.

JUSTIN.

Ah! si ma situation vous étoit connue!....

FRAPPEDABORD.

Bon, bon! est-ce quelque tendron, quelque maitresse, se qui te tient au cœur? — Ami, fais comme moi.

ARIETTE.

Je suis fidèle à ma maitresse,
Comme je le suis à mon Roi.
Tous deux partagent ma tendresse,
Et régnent tour-à-tour sur moi,
Mais quand il faut à la victoire
Sacrifier mes plus beaux jours,
Je vole où m'appelle la gloire,
Et j'abandonne les amours.

GUILLOT, *qui a paru dans la dixième Scène*

Voici le Syndic.

CHARLES BRUNO, *avec joie & en sautant.*

Voici le Syndic, voici le Syndic.

SCENE XIV.

Les Acteurs précédens ; LE SYNDIC,
un état à la main.

LE SYNDIC.

A Vos rangs, à vos rangs, Messieurs ; & sur-tout du silence quand vous tirerez. Monsieur le Subdélégué me suit. (*La Jeunesse du Village se range en haie.*) Tout le monde est ici, je pense ?

(*Il les compte avec l'index de sa main droite.*)

CHARLES BRUNO, CINQ PAYSANNES.

Oui.

I. PAYSANNE.

Quand je vous le disons, commere ? — Pas vrai, Monsieur le Syndic ?

LE SYNDIC.

C'est bon. — Quoi ?

LA PAYSANNE.

Que les deux Miliciens qui tomberont au sort partent demain, sans faute ?

LE SYNDIC.

Oui.

LA PAYSANNE.

Là. — Hé bien ! Voisine, qu'avons-je dit ?

II. PAYSANNE, joignant ses mains en signe de pitié.

Jésus ! mon pauvre Nicolas !

III. PAYSANNE, beaucoup plus jeune que la précédente.

Mon pauvre frere !

COMÉDIE.

IV. PAYSANNE.

Mon pauvre cousin !

V. PAYSANNE.

Mon cher fils !

FRAPPÉ D'ABORD.

Parbleu, les v'là ben à plaindre ! Et moi, morbleu, faut-il pas que je parte aujourd'hui pour joindre mon Régiment ?

LE SYNDIC.

Où est le nommé Boniface Lupoquetre, dit Clopinel ?

CLOPINEL, boiteux & extrêmement niais.

Ici.

LE SYNDIC.

Tiens-toi là, afin que je te présente à Monsieur le Subdélégué, si-tôt qu'il arrivera.

CLOPINEL.

Oui.

GUILLOT.

Le v'là, le v'là.

LE SYNDIC, d'un air affairé.

Ah ! ah ! (*A vos rangs, Messieurs.*) Place, place, vous autres, qu'on se range. (*Au Prysan boiteux.*) Passe ici, toi ; ici, ici. (*A une jeune Paysanne.*) Garre de-là, petite ; allons, allons....

LA JEUNE PAYSANNE.

Mon Dieu !...



SCÈNE XV, ET DERNIÈRE.

Les Acteurs précédens ; LE SUBDÉLÉGUÉ,
entrant par le côté où sont les Paysannes. *A*
son arrivée, les Paysans ôtent leur chapeau.
Les Paysannes font la révérence.

LE SYNDIC, présentant un Paysan au Subdélégué.

Voilà le nommé Clopinel, qui tantôt...

LE SUBDÉLÉGUÉ.

Je sçais, je sçais ; n'est-ce pas cet homme qui dit
avoir un rhumatisme adhérent à la rotule du genou
gauche ?

CLOPINEL, faisant quelques pas en boitant.

Oui, Monsieur le Subdélégué.

LE SUBDÉLÉGUÉ.

As-tu un certificat, mon ami, qui atteste?...

CLOPINEL.

Non, Monsieur le Subdélégué.

LE SUBDÉLÉGUÉ.

En ce cas-là, tu tireras, mon ami ; rien ne sçau-
rait t'en exempter.

CLOPINEL.

Mais, Monsieur le Subdélégué...

LE SUBDÉLÉGUÉ.

Paix. Qu'on ne m'en parle plus. (*Au Syndic.*) Tout
est-il prêt,

LE SYNDIC.

Oui, Monsieur. Quand vous jugerez à propos...

LE SUBDÉLÉGUÉ.

Allons ; il n'y a qu'à tirer.

(*Il s'assied, prend une plume, ouvre le Registre, &c.*)

I. PAYSANNE.

Voisine, queu moment !

II. PAYSANNE.

Ah ! je n'ons pas eune goutte de sang dans les veines.

LE SYNDIC, son étai à la main.

Alexandre Chopinart.

CHOPINART.

Me v'là.

LE SUBDÉLÉGUÉ.

Tire un billet, mon ami. (*Le Paysan tire un billet
& le donne au Subdélégué. Ce qui est répété successive-
ment. Le Subdélégué le déplit & dit :*) Tu es libre.

CHOPINART, qui vient de tirer, à la Jeunesse du Village.

Bonne chance, Messieurs ! (*Il accourt vers ses parents.*)
Mon pere ! ma mere ! ma sœur ! Ventregué, qu'eu
satisfaction !

DOUCELET, de la Jeunesse du Village.

Sarpedié, qu'il est heureux sti-là ?

EUSTACHE.

Ah ! je t'en fais bon ! gageons que j'attrappe le sor ?

DOUCELET.

Bauh, bauh ! queu conte !

LE SYNDIC, leur imposant silence.

S i st. Baptiste Doucelet.

DOUCELET.

Me voici.

(*Une jeune Paysanne s'avance & le regarde tirer attenti-
ment & avec émotion.*)

LE SUBDÉLÉGUÉ.

Blanc.

72 LES DEUX MILICIENS.

(Le Paysan qui viens de tirer & la jeune Paysanne s'embrassent avec le transport de la plus vive satisfaction. La Paysanne dit en même tems.)

LA JEUNE PAYSANNE.

Ah! il n'est donc plus d'obstacle à notre bonheur.

LE SYNDIC.

Charles Bruno.

CHARLES BRUNO, d'un ton ferme & résolu.

Me v'là. — Gar' de-là, vous autres, vous allais voir comm' on tire ça.

(Il tire, en regardant le Syndic d'un air d'intelligence.)

LE SUBDELEGUE.

Milicien.

(Il Peuregistré.)

EUSTACHE, se frottant les mains en signe de plaisir.

Et d'un.

CHARLES BRUNO, dans le plus grand étonnement.

Comment, Monsieur le Syndic! v'là une belle équipée qu'vous faites là!

LE SYNDIC.

Est-ce qu'il y a de ma faute? (Bas.) Sur mon Dieu, j'ai fait ce que j'ai pu...

CHARLES BRUNO.

Pour attrap' is mon cochon de lait. (Le Syndic touffe, afin qu'on n'entende pas Charles Bruno. Charles Bruno, le menaçant avec le poing.) Ventre de moi, si ce n'aitait...

LE SYNDIC.

Hé bien, hé bien! qu'est-ce que c'est que ce matin? Je crois que... Hom?...

(Charles Bruno se glisse furtivement & d'un air confus derrière la Jeunesse du Village. Le Syndic le suit des yeux.)

UN PAYSAN.

Hé bien! est-ce comm' ça que tu nous montre à tirais?

FRPPEDABORD.

Frero, si tu m'avois cru...

CHARLES

COMÉDIE.

33

CHARLES BRUNO, impatienté.

Foin de moi!

EUSTACHE.

Ah! Monsieur le malin, vous donniez des cochons de...

LE SYNDIC.

Paix. — Hom!

LE SUBDELEGUE.

Messieurs, Messieurs, un peu de silence: on ne s'entend pas.

LE SYNDIC.

Boniface Lapoquette, dit Clopinel. (Plus haut.)

Boniface Lapoquette, dit Clopinel.

GLOPINEL, d'une voix foible & tremblante.

Me v'là.

LE SYNDIC.

Allons donc.

CLOPINEL, hésitant plusieurs fois de tirer, en se grattant la tête.

Ha, a, a, ai!

LE SYNDIC.

Hé bien? sçais-tu que je m'impatiente?

CLOPINEL.

Morgué, vous êtes bien pressant!

LE SYNDIC.

Courage.

CLOPINEL, tirant deux billets à la fois.

Quej est le bon des deux? (Il laisse tomber un billet.)

Blui-ci? (Le Syndic retire le Corbillon.) Non, non, arrêtez.

LE SYNDIC, lui arrachant le billet des mains.

Hé, que de façon!

(Il donne le billet au Subdélégué.)

CLOPINEL, prêt à s'évanouir, tandis que le Subdélégué déplie le billet.

Hai! ... Hai! ... Hai! ...

LE SUBDELEGUE.

Blanc.

CLOPINEL, cessant de baïter & embrassant sous ceux qu'il rencontre, même le Syndic.

O Monsieur le Syndic! ô mes amis! mes compagnons! mes camarades! Blanc! blanc! queu joie! queu plaisir,

E

Michaut, Michaut, où qu'êtes, mon garçon ? Vians donc ! allons portais ste nouvelle-là cheux nous. — Dieu vous tianne en joie, Monsieur le Subdélégué.

(Il sort avec son camarade.)

LE SYNDIC.

Eustache la Papoarc.

I. PAYSAN.

A toi.

EUSTACHE.

Me v'là, me v'là. — Mam'selle Perrette, vous qu'êtes si chanceuse, tirais pour moi, morgué.

PÉRRETTE.

Avec plaisir.

EUSTACHE.

N'allais pas me fourrais dans le margouilli, dà.

PÉRRETTE.

Ha ! dame...

EUSTACHE.

Tirais, tirais toujours.

LE SUBDELEGUE.

Blanc.

EUSTACHE.

Où ! palfangué, ça mérite eun baisais.

PÉRRETTE.

Finissez-donc, finissez-donc. — Quelle ennuyance !... (En riant.) Si j'avais sçu, je vous aurais fait tomber au fort ; là.

EUSTACHE.

Voyais eun peu, la p'tite méchante !

LE SUBDELEGUE, s'apercevant que Frappedabord fait tout ce qu'il peut pour engager un Paysan qui n'a pas tiré.

Monsieur Frappedabord, je crois m'apercevoir que vous cherchez à débaucher nos jeunes gens. Vous devez sçavoir....

FRAPPEDABORD.

Monsieur, je ne suis ici que comme spectateur.

LE SUBDELEGUE.

A la bonne heure. (Au Syndic.) Poursuivez.

LE SYNDIC.

Henri Justin.

GERMAINE. (Justin tire un billet.)

O Ciel ! mon fils ! mon enfant !... (Le Subdélégué déplie le billet de Justin.) O ma chere Christine !...

LE SUBDELEGUE, avec douleur.

Milicien.

(Adrien passe rapidement du côté de Christine.)

GUILLOT.

V'là qu'êt fêni.

(La Jeunesse du Village se disperse.)

JUSTIN.

Dieux !

CHRISTINE, s'évanouissant dans les bras d'Adrien.

Je me meurs.

(La curiosité fait attrouper les Paysans à l'entour de Christine, de façon, pourtant, que le Spectateur ne perde rien de la situation.)

JUSTIN.

O mon ami ! ma mere ! chere ma Christine !... Christine ! ouvre les yeux ; regarde ton amant pour la dernière fois.

LE SUBDELEGUE, à part.

Quel spectaele touchant !

CHRISTINE, d'un ton tendre & douloureux.

Tu m'es ravi, tout est perdu pour moi. — O ma mere ! qu'allons-nous devenir ?

GERMAINE.

Ah ! tu es plus à plaindre que moi. Je touche au bout de ma carriere ; je verrai bien-tôt finir mes jours avec ma peine ; mais toi ?...

ADRIEN.

Rassurez-vous, mere infortunée ; vous ne serez point séparés.

LES DEUX MILICIENS,
GERMAINE.

Ah ! de quel bonheur me flattes-tu ?

ADRIEN.

Non, Justin ne partira pas, il restera pour vous aimer, pour vous chérir l'une & l'autre.

GERMAINE.

Eh ! qui me le rendra ? Qui empêchera ? ...

ADRIEN.

Moi.. (*Au Subdélégué.*) Monsieur, je marche à sa place.
(*Les Paysans se témoignent réciproquement la surprise qu'ils ont du procédé d'Adrien.*)

JUSTIN.

Arrête ! ô mon ami ! ... C'est inutile. Le Ciel a voulu que le sort me tombât : je marcherai.

ADRIEN.

Et tu te dis mon ami ! (*Au Subdélégué.*) Non, Monsieur, je marche à sa place, j'y marcherai. — Je t'ai cru mon ami jusqu'à présent : prouve-moi que tu l'es encore.

JUSTIN.

Quoi ! tu voudrais.... Non, jamais....

ADRIEN.

Je n'ai ni parens, ni fortune, rien ne m'attache au monde que toi. Tu as une mere qui ne peut se passer de tes soins ; une maîtresse à qui ton départ coûteroit la vie. Reste auprès d'elles, mon ami ; reas-les heureuses autant qu'elles le méritent. J'irai servir le Roi à ta place ; la paix se fera ; j'aurai mon congé ; je viendrai t'embrasser & partager ton bonheur.

JUSTIN.

Ah ! si je te suis cher, si l'état de ma mere t'intéresse, au nom de l'amitié qui nous lie, promets-moi de ne pas l'abandonner. Je la recommande à tes soins. L'amour, — l'amour me prêtera des forces pour supporter mon infortune.

ADRIEN.

Si ma voix n'est pas assez puissante pour te toucher,

ô mon ami ! (*Il prend Christine par la main.*) Regarde ta maîtresse en pleurs, ta mere privée de son unique appui, livrée au désespoir. — Pourquoi faire trois infortunés, tandis que nous pouvons être tous heureux ? Approche ; (*Il met la main de Justin dans celle de Christine.*) que je vous voie unis, & je pars content.

JUSTIN.

Ah ! la nature & l'amour l'emportent ; mais sois sûr...

ADRIEN.

Arrête.

CHRISTINE, se jettant dans les bras d'Adrien en même temps que Germaine.

Monsieur Adrien ! ...

GERMAINE.

O le meilleur de tous les amis ! ...

ADRIEN.

Je n'ai fait pour Justin que ce qu'il eût fait à ma place. Pensez à moi quelquefois, donnez-moi de temps en temps de vos nouvelles. — Sçavoir son ami heureux, c'est l'être soi-même.

CHARLES BRUNO, les premiers mots aux Paysans qui sont à l'entour de lui.

Queu bon cœur ! Queu brave garçon ! Morgué, je n'y tians pas, faut qu'je t'embrasse. J'équions fâché que le sort m'eût tombé ? mais à présent j'en sis ravi, pis qu'je t'avons pour compagnons.

FRAPPEDABORD.

Je le crois ben. — Touche-là, Camarade, j'aime qu'on pense en joli garçon. Si tu passes jamais où sera le Régiment, j'espère que nous renouvellerons connaissance.

ADRIEN.

De tout mon cœur.

FRAPPEDABORD.

Tu n'as qu'à demander Frappedabord.

LES DEUX MILICIENS,
LE SUBDELEGUE.

Mon ami, de tels sentimens vous font honneur. J'en instruirai Monseigneur l'Intendant, & je ne doute pas qu'il ne recompense comme il le doit, une générosité aussi louable.

ADRIEN.

Mon ami est heureux: est-il une plus douce récompense.

CHŒUR.

Quels sentimens! quelle ame noble & belle!
Quelle vertu! quelle amitié!
Pour son ami rien n'a borne son zèle:
Qu'un trait si beau soit par-tout publié.

JUSTIN, avec le Chœur.

O mes amis, prenez tous pour modele
Ses sentimens, son amitié.
Si vous mettez quelque prix à son zèle,
Qu'un trait si beau soit par-tous publié.

ADRIEN, avec le Chœur.

Ce que j'ai fait pour un ami fidèle,
Je le devois à l'amitié.
Si vous mettez quelque prix à mon zèle,
Qu'un trait pareil soit toujours oublié.

CHRISTINE, JUSTIN, GERMAINE.

Et toi, qui partages }
Et vous, qui partagez } l'ivresse

De }
les } voir à jamais unis;
nons }

Toi }
Vous } par qui notre peine cesse,

Comment }
vous } payer d'un tel prix?
te }

ADRIEN.

Soyez heureux? & ma tendresse
Verra tous ses vœux accomplis.

(On reprend le Chœur.)

COMÉDIE.
FRAPPÉ D'ABORD, *seul.*

Je suis flatté de te connaître.
Tu fais voir à mon cœur ravi
Ton attachement pour ton Maître,
Tes sentimens pour ton ami.

ADRIEN.

Il est doux de servir un tel Maître,
Quand on le sert pour son ami.

(On reprend le Chœur.)

PASTORALE.

CHRISTINE.

Colin un jour, sur la fougere,
Contant à Bastien son tourment,
Lui disoit: j'aime une Bergere;
Mais je l'aime inutilement.
Quoi! dit Bastien, elle est sévère?
Hé bien! éteins ce feu naissant.
Ah! reprit-il, en soupirant,
J'y fais en vain tout mon possible?
Mon ardeur s'accroît chaque jour.
Avec un cœur tendre & sensible,
Peut-on, hélas! résister à l'Amour?
Peut-on, hélas! résister à l'Amour?

Colin poursuit: je m'étudie
A pouvoir calmer ma douleur.
Aux champs, aux bois, dans la prairie;
Par-tout, par-tout, l'ennui s'offre à mon cœur,
Je vois le printems de ma vie,
De même qu'une tendre fleur,
Perdre l'éclat de sa fraîcheur.
J'y fais en vain tout mon possible,
Mon ardeur s'accroît chaque jour.
Avec un cœur tendre & sensible,
Peut-on, hélas! résister à l'Amour?
Peut-on, hélas! résister à l'Amour?

40 LES DEUX MILICIENS, &c.

L'Amour, caché derrière un frêne,
Sourit, & fut à ce Berger,
Va, lui dit-il, de l'inhumaine,
Je sçaurai bien-tôt te venger.
Il vole, il vole, à ces mots, dans la plaine,
Trouve Lifon, lui lance un trait.
Ce coup fatal eut son effet.
Elle eut beau faire son possible;
Son ardeur s'accroit chaque jour.
Avec un cœur tendre & sensible,
Peut-on, hélas! résister à l'Amour?
Peut-on, hélas! résister à l'Amour?

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, les *deux Miliciens*, ou *l'Orpheline Villageoise*, Comédie; & je crois qu'on peut en permettre la représentation & l'impression. A Paris, ce 6 Août 1771.

MARIN.

Vu l'Approbation, permis de représenter, ce 8 Août 1771.

DE SARTINE.

26162



